

BEAUJARD (Brigitte), *Le Culte des saints en Gaule. Les premiers temps. D'Hilaire de Poitiers à la fin du VI^e siècle*

Paris, Cerf, 2000, 613 p. (préface d'André Vauchez), (tablx., fig., cartes, index) (coll. « Histoire religieuse de la France », 15)

Jean-Michel Matz



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/20261>

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2000

Pagination : 69-71

ISBN : 2-222-96698-1

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Jean-Michel Matz, « BEAUJARD (Brigitte), *Le Culte des saints en Gaule. Les premiers temps. D'Hilaire de Poitiers à la fin du VI^e siècle* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 112 | octobre-décembre 2000, document 112.5, mis en ligne le 19 août 2009, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/20261>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

BEUJARD (Brigitte), *Le Culte des saints en Gaule. Les premiers temps. D'Hilaire de Poitiers à la fin du VI^e siècle*

Paris, Cerf, 2000, 613 p. (préface d'André Vauchez), (tablx., fig., cartes, index) (coll. « Histoire religieuse de la France », 15)

Jean-Michel Matz

RÉFÉRENCE

BEUJARD (Brigitte), *Le Culte des saints en Gaule. Les premiers temps. D'Hilaire de Poitiers à la fin du VI^e siècle*, Paris, Cerf, 2000, 613 p. (préface d'André Vauchez), (tablx., fig., cartes, index) (coll. « Histoire religieuse de la France », 15)

- 1 L'histoire du culte des saints dans le christianisme depuis l'Antiquité compte certainement au nombre des champs historiographiques les plus profondément renouvelés au cours des dernières décennies, mais l'intensité de la recherche et le nombre des publications de toutes sortes n'ont pas encore épuisé ce filon. La thèse de B.B., soutenue en Sorbonne en 1994, dont le livre ici recensé « reproduit à peu près intégralement le texte » (p. 7), est sans conteste à ranger parmi les pièces maîtresses de ce chantier dans la mesure où l'étude de cas mise en œuvre permet à l'auteur – outre une riche collecte d'informations – de mesurer la validité de thèses et d'hypothèses lancées avant elle, notamment celles de Peter Brown. À la suite de l'historien américain, elle montre par exemple de manière indiscutable l'origine aristocratique et ecclésiastique du culte des saints en Gaule, loin de la tradition paresseuse qui faisait de lui une dévotion populaire aux relents ruraux et païens, « confisquée » ensuite par l'Église. Le cadre géographique retenu est intéressant par ses données initiales. À la différence de Rome, de l'Afrique ou de l'Orient où le culte des martyrs est attesté dès le III^e siècle, en Gaule, depuis la lettre des Églises de Lyon en 177, les sources ne révèlent aucune trace de piété martyriale pas plus que de martyrs. Au milieu du IV^e siècle, l'évêque Hilaire de Poitiers

est le premier à lancer une réflexion sur le martyrium et les martyrs ; la Gaule, où les authentiques martyrs sont rares et les saints vénérés peu nombreux avant le milieu du V^e siècle, passe de la pénurie à une véritable prolifération de saints avant la fin du VI^e siècle. Grégoire de Tours est alors témoin de la première diffusion du culte des saints dans les campagnes, terme chronologique de l'étude. L'ouvrage, divisé en deux parties, offre ainsi la première synthèse sur la naissance du culte des saints en Gaule, au moment du passage de la ville antique à la ville épiscopale, à partir d'une documentation variée (épigraphique, archéologique, littéraire et hagiographique).

- 2 La première partie retrace la naissance et l'essor du culte des saints en trois étapes successives. Jusqu'à la mort de Valentinien III (455), le saint n'apparaît que comme modèle ; ensuite, jusqu'à Clovis, les martyrs sont les sauveurs de leurs cités, et l'évêque est désigné comme *caput civitatis* ; enfin, des fils de Clovis à la fin du VI^e siècle, le culte des saints, en plein essor, est aux mains des évêques et des rois. Pour restituer chacune de ces étapes, B.B. mobilise les figures célèbres (saint Martin, dont la célébrité, associée à la protection des rois mérovingiens, fait de Tours la capitale du culte des saints, ou Victrice de Rouen, Césaire d'Arles,...), et passe par les hauts lieux de l'histoire de la sainteté (Agaune, Lérins, Lyon...). Un dernier chapitre dresse l'état des lieux d'une Gaule devenue « pays de saints » (pp. 203-259), avec d'abord la floraison de la littérature hagiographique au VI^e siècle, suscitée par les évêques pour des raisons pastorales et liturgiques mais aussi afin de servir une politique épiscopale ; entre le V^e et le VI^e siècle, la production hagiographique se déplace vers le Nord et l'Ouest : attestée d'abord en Provence, dans la vallée du Rhône et à Tours, elle est ensuite également présente en Bourgogne, à Brioude puis dans le Centre-ouest (Poitiers, Bordeaux) ; dans le même temps, la tradition rhétorique est progressivement délaissée dans les compositions hagiographiques. Le VI^e siècle est également marqué par des inventions de reliques (14 mentions explicites, tableau 2, p. 518), par la diffusion de reliques venues de Rome ou d'Orient ou des centres de pèlerinages gaulois (Tours, Lyon, Brioude,...), et par les premières translations de reliques auxquelles président les évêques. Au total, en dehors des saints universels, le sanctoral révèle la prédominance des saints gaulois, les martyrs et confesseurs étrangers n'ayant eu qu'un médiocre succès. La diffusion du culte des saints résulte donc d'une action épiscopale déterminante mais aussi d'une acculturation spontanée d'autant plus facile que le culte était un phénomène encore essentiellement urbain à la fin du VI^e siècle.
- 3 La deuxième partie, « Le saint, les fidèles, l'Église et la cité », montre les limites de l'interprétation purement politique et anthropologique du culte des saints que proposait Peter Brown lorsqu'il cherchait à en faire le dernier chapitre de l'histoire du patronage romain, au risque d'en occulter le contenu religieux. Malgré une information lacunaire sur la dimension individuelle et privée du culte, B.B. étudie d'abord les relations du saint et de ses fidèles basées certes sur la survie d'un système de relations sociales nourri de la notion de clientèle, le saint étant le *patronus* (le vocabulaire, avec *defensor* ou *advocatus* donnant l'image d'un soutien quasi judiciaire), mais l'« amitié » construite dans le Christ et la *fides* - au double sens d'une confiance dans l'intercesseur et d'une foi au Christ et à ses saints - sont le support essentiel du culte. L'ouvrage envisage ensuite la conquête de l'espace urbain par les tombeaux des saints, meilleurs défenseurs des cités, en l'honneur desquels sont édifiés d'abord de modestes édifices (*cella, cellula, crypta,...*) remplacés au VI^e siècle par des basiliques *ad corpus* dont la gestion est placée sous l'autorité épiscopale en vertu du principe d'unité des biens des églises ; pour les 68 basiliques connues, sur les 29 bâtisseurs-fondateurs identifiés, 21 sont des évêques (p. 341). La construction de lieux de

culte consacrés par des reliques – placées sous ou dans les autels – participe de la même volonté de conquête de l'espace, tout comme le développement de quartiers monumentaux autour des basiliques. Le culte des saints agit donc sur la transformation du paysage urbain, mais il sert aussi une appropriation du temps. A partir des quelques calendriers conservés (Tours, Auxerre, et dans une moindre mesure Arles et Lyon) et du Martyrologe hiéronymien, B.B. reconstitue les strates les plus profondes du sanctoral des Églises gauloises ; le VI^e siècle voit l'introduction de saints locaux ainsi que la multiplication des fêtes en l'honneur de reliques ou de la dédicace des églises, mais les données trop éparses ne permettent pas d'étudier en détail les fêtes et la liturgie stationnale.

- 4 Le compte-rendu ne peut qu'évoquer rapidement certains points de cet ouvrage important et richement documenté. Le lecteur y trouvera aussi un ensemble d'annexes (tableaux, cartes, figures), et un index des noms de personnes et de lieux pour se guider plus sûrement à travers la densité de la synthèse. Il éprouvera peut-être aussi par endroits une certaine frustration ; victime de ses sources, l'historien des hautes époques ne peut, certes, que déplorer la « faible valeur des chiffres » (p. 485), mais pourquoi tenter une pesée quantitative pour la fréquentation des pèlerinages (pp. 479-489) sans l'avoir fait pour l'étude des miracles (pp. 319-322) ? D'autre part, le plan adopté n'emporte pas toujours l'adhésion du fait de répétitions, notamment pour le rôle prédominant des évêques. Mais cette conclusion majeure à laquelle parvient l'enquête n'en est que plus souvent martelée.